ROSE LAMY

ASCENDANT BEAUF

SEUIL

ASCENDANT BEAUF

De la même autrice

Défaire le discours sexiste dans les médias
Lattès, 2021 et Points Féminismes n° 5718

En bons pères de famille
Lattès, 2023 et Points Féminismes n° 5743

DIRECTION D'OUVRAGE

Moi aussi
MeToo, au-delà du hashtag
Lattès, 2022 et Points Féminismes n° 5729

ROSE LAMY

ASCENDANT BEAUF

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

Cet ouvrage a été réalisé avec l'aimable collaboration
de L'Agency, agence littéraire.

ISBN 978-2-02-159609-0

© Éditions du Seuil, avril 2025

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

« Ainsi, je suis retourné à la classe ouvrière dans laquelle je suis né et à laquelle j'appartiens. Je n'ai plus envie de monter. L'imposant édifice de la société qui se dresse au-dessus de ma tête ne recèle plus aucun délice à mes yeux. Ce sont les fondations de l'édifice qui m'intéressent. Là, je suis content de travailler, la barre à mine à la main, épaule contre épaule avec les intellectuels, les idéalistes et les ouvriers qui ont une conscience de classe – et nous donnons de temps en temps un bon coup de barre à mine pour ébranler tout l'édifice. Un jour, lorsque nous aurons un peu plus de bras et de barres à mine, nous le renverserons, lui et toute sa pourriture et ses morts non enterrés, son monstrueux égoïsme et son matérialisme abruti. Puis nous nettoierons la cave et construirons une nouvelle habitation pour l'humanité.
Là, il n'y aura pas de salon, toutes les pièces seront lumineuses et aérées, et l'air qu'on y respirera sera propre, noble et vivant. »

Jack London,
Ce que la vie signifie pour moi

Prologue

Ces dernières années, *via* mon compte Instagram et mes livres, j'ai tenté de comprendre, puis de disséquer la guerre culturelle que certains médias, certains livres ou certaines œuvres mènent contre les femmes.

Ce livre rompt avec ces travaux sur le féminisme mais s'inscrit absolument dans la continuité de mes réflexions puisque après avoir défait le mythe misogyne des bons pères de famille, j'ai choisi d'explorer la fabrique du mépris social, construit autour d'une figure tout aussi mythique : le beauf.

Ce texte est une histoire de la domination culturelle, mais côté dominée. Je l'ai écrit de chez ceux qu'on appelle les beaufs. Pour les beaufs. Pour moi, pour ma famille, pour mes amis. Pour essayer de nous

libérer de ce cycle de la violence sociale, d'effacer les mots de mépris, les moqueries, le mal que j'ai pu faire et que j'ai enduré.

Pour l'amour, la solidarité, l'entraide. Pour les personnes qui ne vont jamais hériter, ou embrasser une vocation. Pour celles qui vivent des aides parce qu'elles sont cassées avant l'heure. Pour celles qui bossent dur, qui font tourner le pays aussi bien que les serviettes le samedi en salle des fêtes. Pour celles qui n'ont pas la culture qu'il faut, qui regardent la télé au lieu d'aller au théâtre, qui ne lisent pas assez, qui dansent sur de la musique commerciale, qui aiment les belles voitures.

Pour les personnes qu'on soigne mal, ou qu'on ne soigne plus dans les déserts médicaux, et qui ont peur d'accoucher dans les parkings ou de mourir au volant. Celles qu'on isole en annulant les trains, en fermant les services publics et les cafés du coin.

Pour les oubliés, qui vivent dans la France moche des ronds-points, dans la diagonale du vide des géographes. Pour ces vies, car c'est aussi la mienne, dans les zones périphériques, pavillonnaires, d'éducation prioritaire ou d'activité.

Ce livre, je l'ai écrit contre les libéraux, la droite et les managers qui envisagent les classes populaires comme des moyens de production, des capitaux

corporels, des dépenses à équilibrer dans un budget de fonctionnement. Ceux qui les désignent et les assignent : gens d'en bas, apôtres de la lenteur, cancer de la société, petites gens, fainéants, sans-dents, ceux qui ont raté leur vie, qui n'ont pas de Rolex à 50 ans, et qui ne sont rien.

Contre l'extrême droite. Contre sa France des manoirs, qui entend faire croire qu'elle partage un destin commun avec celle des pavillons et des logements sociaux. Elle rêve les classes populaires en agentes de son projet politique, patriotes, conservateurs, traditionalistes, racistes, et certain·es cèdent aux sirènes. Elle voudrait qu'on s'inquiète plus d'un grand remplacement fantasmé que du grand écrasement économique, social et culturel.

Et puis il y a mon camp. Le parti historique des classes populaires, la gauche. Ce livre, je l'ai écrit à la fois pour et contre elle. Contre celle qui s'est embourgeoisée au fil des ans, tout en libéralisant son discours. Contre cette gauche qui pratique l'élitisme, le parisianisme, et l'accaparement des richesses culturelles populaires. Celle qui est aussi la créatrice de cette arme de destruction massive de la fierté populaire : la figure du beauf.

Dans le même temps, j'écris pour cette gauche. Dans l'espoir qu'elle retrouve son chemin et le cœur

des classes populaires. Je sais que c'est ce qu'elle souhaite, même si elle n'a pas encore trouvé les mots justes. Pour ouvrir une brèche et retrouver ma place dans ses rangs.

Que se passerait-il si elle refusait de participer à cette chorégraphie de la violence sociale ?

Rose Lamy, le 17 janvier 2025

CHAPITRE 1

Du parti des perdants

« T'es du parti des perdants
Consciemment, viscéralement »

Jean-Jacques Goldman,
Tu es de ma famille.

J'ai découvert que j'étais issue des classes populaires au lycée. Avant, je pensais être plutôt bien située sur l'échelle sociale. J'étais la dernière enfant à la charge de ma famille nombreuse, et les choses allaient mieux d'un point de vue économique. Je n'avais plus droit aux bourses d'étude comme mes trois grandes sœurs, c'était la preuve que nous arrivions doucement dans la petite classe moyenne. Je me considérais même comme une héritière, le legs de mon père m'attendait sur un compte bloqué jusqu'à mes 18 ans. Trente mille euros. Personne ne possédait une fortune pareille autour de moi.

C'est quand j'entre en collision avec les élèves du centre de Bourges que je comprends l'écart social qu'il y a entre nous. Mon année de seconde est difficile, nous ne sommes que trois ou quatre élèves de mon collège à nous retrouver dans une classe à dominante centre-ville. Les dames du catéchisme m'avaient conseillé au collège de prendre les options latin et allemand seconde langue, pour être avec les bons élèves. La stratégie de distinction sociale fonctionne, mais peut-être un peu trop : je ne suis pas au niveau. Je passe péniblement en première L, où je m'épanouis enfin. En terminale, je fais partie des bon·nes élèves en lettres et en philosophie et ma professeure principale me prédit un bel avenir à la fac.

Un jour, un peu avant le bac blanc de français, les meilleur·es de la classe, les quelques rares centre-ville orientés en filière littéraire, sont absent·es. J'ai le sentiment désagréable de ne pas avoir été invitée à une soirée où se rendaient tous mes ami·es. À la fin du cours, je me dirige vers le bureau de Mme J., qui nous enseigne la philosophie.

« Où sont les autres ? », je demande. Elle me répond, un peu gênée, qu'ils passent les concours Sciences Po. « Tu n'y es pas… ? » dit-elle dans un soupir. « C'est quoi ? » Anxieuse, comme prise en faute, elle m'explique les enjeux. Je me sens piquée

à un endroit que je ne connaissais pas encore. Une sueur froide me traverse le corps.

Je cache ma blessure derrière l'orgueil, celui des humilié·es de classe, celui qui fait dire « tous pourris » à mes parents, pour mettre à distance la violence. Je m'en fous, je lui dis, ça ne m'intéresse pas. Sur le chemin du retour vers la cité-jardin, je comprends, sonnée, que je n'aurai jamais les mêmes opportunités que les « centre-ville » dont les parents envisagent Sciences Po pour leurs enfants. Sans pouvoir encore le formuler, je comprends qu'il existe des clés pour ouvrir l'avenir, des capitaux invisibles, sociaux, culturels et que je ne les possède pas.

C'est l'année suivante que je réalise que je suis beaufe.

Nous sommes en 2001, l'université est en effervescence. Plus intéressée par la politique que par les cours d'histoire que je finirai par abandonner, je m'engage à l'UNEF, puis très vite je rejoins Sud-Étudiant et participe au blocage de mon université. Le féminisme flotte déjà autour de moi, à travers la musique punk et le mouvement des Riot grrrls, mais je n'y prête pas encore attention. À cette époque, je fais partie des personnes qui pensent que la lutte des classes passe avant tous les autres combats.

C'est le temps des soirées entre militant·es en appartements à refaire le monde, affalé·es sur des canapés

usés dans la fumée de cigarettes roulées. Un monde que l'on souhaite anticapitaliste, altermondialiste et anti-impérialiste. En fond sonore : Noir Désir, les Béruriers noirs et d'autres groupes de la scène locale en noir, couleur de l'anarchisme qui nous est cher.

Je me souviens d'un soir de fête très arrosé. Je ne sais pas ce que l'on célèbre car tout était prétexte à organiser des soirées *after* : une assemblée générale, une manifestation, un concert.

Ce soir-là, nous sommes une quinzaine dans un appartement, il est tard, et la chanson *Les Yeux d'Émilie* retentit dans le salon. Ah Joe Dassin ! Il est difficile d'exprimer l'amour que je lui porte depuis l'enfance. J'aime son regard sur la vie, et particulièrement sa vision de l'amour sans héroïsme, sans romantisme exacerbé, humble et sain.

> Roméo, Juliette et tous les autres,
> Au fond de vos bouquins, dormez en paix !
> Une simple histoire comme la nôtre
> Est de celles qu'on n'écrira jamais

C'est l'amour beauf. Nos ruptures ne changeront pas le monde, il va continuer à tourner sans nous. Alors, aimons-nous, comme nous nous quittons, sans penser à demain.